

Ursula Biemann – Life is semiotic

Activer des signes de vie

par J. Emil Sennewald

Article paru dans *Kunstbulletin*, avril 2020

Traduction (ALL > FR) Martine Passelaigue

Ursula Biemann recourt à la recherche artistique, aux films, installations vidéo et au commissariat d'exposition. Elle utilise des formes de savoir indigène pour rendre accessible ce que dissimulent les discours dominants. Ce faisant, elle révèle des alternatives pour un vivre ensemble avec le monde.

Je venais tout juste de voir le film d'Ursula Biemann « Acoustic Ocean » au Centre culturel suisse de Paris que je tombe sur le livre de vulgarisation scientifique *Un monde sous la mer*, et là, en tout premier, sur les « Sondages acoustiques ». Je lis que le physicien J.B. Hersey a développé le « Sparker » en 1955. Celui-ci émet un son très puissant qui pénètre même les couches de limon sous-marines pour cartographier le fond de l'océan. Comme sous un verre grossissant surgit l'image de l'explorateur viril et courageux, qui, bardé d'armes technologiques, pénètre dans la nature et lui arrache son savoir secret. Je note que les conséquences sur la flore et la faune y sont aussi peu mentionnées que les projets d'exploitation des ressources. Tel est le travail d'Ursula Biemann : il affûte le sens critique.

Pénétrer sous l'eau

« Acoustic Ocean » montre une femme du nom de Sofia Jannok, chanteuse, compositrice, éco-activiste sámi ; on peut lire sur Internet que « les Sámis sont un peuple indigène du nord de la Fenno-Scandinavie ». La femme se produit vêtue d'une combinaison orange aux allures futuristes, elle rentre en liaison avec son environnement grâce aux micros qu'elle pose sur les rives des Lofoten. On entend les chants des baleines et des poissons, les basses fréquences, autant d'évocations de la nature sous l'eau et à la fois les médias qui sont les siens. Les hydrophones, d'après la bande du film, servaient pendant la guerre à traquer les sous-marins. C'est ainsi qu'accessoirement on a découvert comment les strates d'eau océaniques étaient des canaux acoustiques à l'horizontal. En tant que moyens d'orientation et de communication dans les profondeurs obscures, les bruits du film deviennent structure visuelle sonore et c'est là que Jannok opère. À l'océanographe Hersey, à son intrusion brutale et verticale dans la nature, la chercheuse oppose une autre manière de faire, déployée et horizontale. L'artiste dira plus tard dans un entretien : « Les hydrophones agissent comme les tentacules d'un cyborg. Ce sont des extensions avec lesquelles on scanne un environnement dont la chercheuse fait partie. » Tel est le travail de Biemann : il cherche la contiguïté.

Extension des corps

L'expansion des zones corporelles est une approche des théories féministes visant à subvertir les structures phallogocentriques. Biemann de préciser : « Par corps aujourd'hui, j'entends plutôt le corps technologique, global, mon champ est en fait géopolitique. » C'est le cas depuis ses premiers travaux sur la mobilité, le transnationalisme et l'extraterritorialité, depuis l'essai vidéo « Performing the Border » déjà, réalisé en 1999 après une étude de terrain dans la ville frontalière mexicaine de Ciudad Juarez. D'autres réalisations vidéos documentaires ont suivi, comme le projet en plusieurs parties « Sahara Chronicle » (2006-2009) sur les chemins à travers le désert. Là, en tant que curatrice du projet The Maghreb Connection (2006), elle a étudié en outre les routes migratoires à travers l'Afrique du Nord : « Je voulais montrer comment les corps s'inscrivent dans l'espace, comment ils le modifient. Et c'est ce qui m'intéresse encore aujourd'hui – plus que la dimension féministe du corps. De toute façon, poursuit-elle, la colonisation de la nature, des pays, du corps féminin, tout cela relève de la même idéologie ». Celle-ci se sert aussi, intentionnellement ou pas, des structures de pouvoir épistémique « qui objectivent, afin de saisir, pénétrer, dominer, exploiter ». Tel est le combat de son travail : planétaire et global.

Coopération

Difficile d'y arriver seule. Active depuis 1988, elle est arrivée dans le monde de l'art soutenue par une communauté de chercheur.se.s engagé.e.s. En 2011, avec le photojournaliste hambourgeois Uwe H. Martin, elle a fondé le projet artistique et médiatique World Matter. « Au début, nous voulions parler des ressources fossiles, minérales et maritimes, d'une manière autre que du seul point de vue de l'utilisabilité. Nous voulions montrer l'étroite coopération des acteur.trice.s humain.e.s et non humain.e.s dans un système fragile. Des sessions de travail régulières ont permis de développer de nouvelles approches du travail visuel, ce qui était très important pour moi. » Initialement financé par l'Institut de Théorie de la Haute École d'art de Zurich, le site Internet a été acheté par la HeK (Maison des arts électroniques) de Bâle à l'automne 2019, et les archives sont en libre accès. Ses voyages, études de terrain et films sont souvent financés par des musées ou institutions publiques, « mais parfois, je pars comme ça, tout simplement », dit-elle. Désormais, de nombreuses collections publiques achètent ses films. Tel est son mode économique : loin du marché de l'art.

Décoloniser

Elle a beau être critique dans son travail, elle se montre volontiers détendue, moins militante, moins anticapitaliste que Françoise Vergès qui avec son livre *Un féminisme décolonial* appelle en France à la révolution. Biemann sourit : « J'apprécie le travail de Vergès, venant moi-même de la théorie critique. Mais aujourd'hui, je suis plus préoccupée par le "care" que par la "critique". Je ne veux plus raconter à distance une histoire de violence, je veux créer du positif sur place, là où se crée quelque chose de

nouveau, de différent. C'est pourquoi, en tant qu'artiste, je participe au projet des indigènes du sud de l'Amazonie colombienne qui veulent fonder une université. » Dans cette culture du savoir, davantage perçue jusqu'à présent comme un objet de l'anthropologie que d'égal à égal, un nouveau départ est en train de se produire. « Les mythologies indigènes sont tout à fait proches des abstractions scientifiques. L'université planifiée s'appellera "Universidad Biocultural Indígena Panamazónica – UNBIP", poursuit M. Biemann, et je lui donne des impulsions artistiques pour que l'aspect structurel soit matière à réflexion et visible à l'échelon international. » Aujourd'hui, il ne s'agit plus de donner une voix aux plus faibles, mais de voir comment les systèmes de savoir réprimés, exploités ou étouffés par des siècles d'eurocentrisme et de colonialisme, contribuent à un monde meilleur. Telle est l'action de son travail : engagée et solidaire.

Après la notion d'« humain »

Vers 2005, Biemann s'est intéressée aux ressources comme l'eau et le pétrole. Des éléments poétiques se mêlent désormais au documentaire, son travail revêt un caractère plus fictif, presque néo-romantique. En 2013, pour « Deep Weather », elle associe dans un film puissant la géologie du charbon des forêts canadiennes à l'hydrogéographie du Bangladesh. Pour « Subatlantic », en 2015, elle allie recherche sur le climat, géologie et histoire de l'humanité dans la performance d'une scientifique pour obtenir un essai vidéo sur les conditions posthumaines d'un monde futur. Souvent, elle fait clairement référence au Contrat naturel de Michel Serres – la philosophie lui servirait-elle de script ? « Je pars souvent d'un texte philosophique, en pensant aux formes visuelles qu'il pourrait susciter. Après seulement vient le travail de terrain. Au cours de mes voyages, je rencontre ensuite des gens, des choses, des environnements, qui peu à peu – les préparatifs prennent parfois plus d'un an – se mêlent et évoluent conjointement. Pour les textes et la production, je lis beaucoup, parfois j'ai besoin de beaucoup de temps pour trois phrases pertinentes dans un film. » Telle est sa méthode : Biemann tisse à la fois texte théorique, approche militante et travail visuel.

La parole mythique

Pour sa première grande exposition en France, à partir du 4 juin au MAMAC de Nice, des installations vidéo, documents, textes et matériaux à des fins d'approfondissement seront présentés dans une salle spacieuse sans cloisons. Fort de son succès actuel, le projet « Forest Law » (2014) sur la frontière minière et pétrolière en Amazonie équatorienne jouxte « Acoustic Ocean » et « Subatlantic », ainsi que « Deep Weather » à propos duquel elle confie : « La voix que vous entendez a une présence véritablement physique. Les pensées, les sentiments, les expériences ont dans notre monde une présence matérielle comme tout le reste. Nous autres, dans l'art, sommes les plus à même de travailler là-dessus. » L'anthropologue Eduardo Kohn s'exprime de façon comparable dans son livre *How Forests Think* (2013) : « Pour résumer, comme la vie est sémiotique et que la sémiose est vivante, il est logique de traiter à la fois les vies et les

pensées comme des "pensées vivantes". » Dans tous ses projets, Biemann travaille sur la manière de penser autrement et, par conséquent, d'agir autrement : « Les modèles alternatifs de vie commune constituent mon fil conducteur, la répression épistémique constitue le champ de mon travail. Je veux rendre visibles les structures coloniales et les dynamiques du savoir qui autrement sont dissimulées – ainsi que les issues envisageables pour ceux précisément qui en souffrent. Il s'agit d'un tournant collectif. » Pour y parvenir, pour rendre d'autres réalités possibles, il faut de l'imagination. La conjecture, en tant que mission artistique, rend d'autres mondes possibles. Par son caractère systémique, le travail d'Ursula Biemann entend leur donner forme.

Le critique J. Emil Sennewald rend compte depuis 20 ans de la scène artistique parisienne. Il enseigne la philosophie à l'ESACM-École Supérieure d'Art de Clermont Métropole et à la F+F Schule de Zurich. emil@weiswald.com

*

« Ursula Biemann – Acoustic Ocean », Centre culturel suisse de Paris, jusqu'au 12 avril
www.ccsparis.com

« Savoir indigènes_fictions cosmologiques », Musée d'Art Moderne et d'Art Contemporain (MAMAC), Nice, 4 juin-11 octobre
www.mamac-nice.org

« BIM – Bienal de la Imagen en Movimiento », Buenos Aires, 15 octobre-15 novembre
www.bim.com.ar

« Circular Flow – On the Economy of Inequality » (exposition collective), Kunstmuseum Basel Gegenwart, jusqu'au 3 mai
www.kunstmuseumbasel.ch

« Potential Worlds – Ruins of Today and Eco-fictions » (exposition collective), Migros Museum für Gegenwartskunst, Zurich, 7 mars-31 mai
www.migrosmuseum.ch

**Etant donné le contexte actuel de mesures pour lutter contre la propagation du Covid-19, la plupart des dates d'expositions énoncées sont invalides, elles seront prolongées ou déplacées.*

Certaines ressources peuvent être consultées en ligne comme :

<http://www.worldofmatter.net/>

site internet créée par Ursula Biemann et Uwe H. Martin, acquisition de la HeK Basel

Ursula Biemann (née en 1955 à Zurich), vit à Zurich

jusqu'en 2014

Projets de recherche à l'Institut de Théorie de la Haute École d'art de Zurich

1995-1998

Directrice et conservatrice de la Shedhalle, Zurich

1988

Whitney Independent Study Program, New York

1986

Bachelor of Fine Arts an der School for Visual Arts, New York

Expositions personnelles (sélection)

2020

« Screening Ursula Biemann », Kunstmuseum Basel Gegenwart (25-26 mars)

2018

« Forest Law », Institute of the Arts and Sciences, UC Santa Cruz ; « Geomorphic Videos », Anthology Film Archives, New York

2013

Neuer Berliner Kunstverein

2009

Première exposition personnelle en Suisse au Helmhaus, Zurich

Expositions collectives (sélection)

2019

« Sensing Nature From Within », Moderna Museet Malmö ; « Post-Nature : An Exhibition as an Ecosystem », Taipei Biennale, Taïwan ; « Ozeanische Gefühle », Hessisches Landesmuseum, Darmstadt

2018

« Eco Visionaries », Haus der elektronischen Künste, Bâle

2016

« Sublime - Les Tremblements du Monde », Centre Pompidou-Metz